

René BERTELOOT



Mélaïne

Éditions de l' A.P.L.O.

À PARAÎTRE

Du même auteur :

Les navets du diable, roman

La Passion d'Amand, roman

NOTE DE L'ÉDITEUR

Avec la réédition de *Mélaine*, l'A.P.L.O. — Association pour la Promotion de la Littérature Ouvrière — commence un cycle d'édition des œuvres complètes de René Berteloot. Ce dernier, co-fondateur de l'A.P.L.O. et qui en fut Président jusqu'à son décès en 2020, avait de son vivant confié à l'Association les droits exclusifs d'édition de ses œuvres.

Cette nouvelle édition de *Mélaine* apporte plusieurs changements par rapport à la première édition :

Le motif de première de couverture est remplacé par l'un des motifs — répondant davantage au thème du livre — que l'auteur avait initialement envoyés à son éditeur, lequel en imposa un autre, considéré par l'auteur comme horrible et presque déshonorant.

Est aussi supprimé le sous-titre « mémoires d'un galibot », qui ne se justifie en aucune façon, *Mélaine* n'étant devenu galibot qu'à la dernière page du livre.

Cette édition bénéficiera également d'une préface, de son frère Paul Berteloot, ainsi que d'un glossaire, explicitant les termes locaux, anciens ou peu usités, dont l'auteur, amoureux-né de notre belle langue, assaisonnait volontiers ses écrits.

PRÉFACE

Né en avril 1933, à Ruitz, petite bourgade du Pas-de-Calais, presque aux confins de l'immense bassin minier s'étendant alors, à l'ouest, jusqu'au Valenciennois, René Berteloot a, dès son plus jeune âge, manifesté une attirance irréprouvable pour l'expression du beau français. Cet amour des Lettres ne s'est jamais démenti, tout au long de sa vie. Souvent privé de jeu avec les jeunes du voisinage, l'auteur se réfugiait dans la lecture. Son premier amour fut un vieux dictionnaire, soustrait dans une caisse de vieilleries abandonnées, alors qu'il accompagnait sa mère en visite chez une amie. Il en apprenait les définitions par cœur, et il n'avait de cesse de rechercher dans son précieux dictionnaire le sens des mots nouveaux qu'il découvrait, au hasard d'une affiche, d'un journal.

Lors de la sortie de la première édition de *Mélaïne*, si la critique fut dans son ensemble plutôt élogieuse, on s'interrogea aussi sur le style jugé « trop recherché » de l'auteur, « après tout, simple mineur ». Je juge pour ma part cet *a priori* déplacé. En faisant sien ce style – et à chacun son style – René Berteloot

ne fait qu'user de notre belle langue, inculquée de manière égale pour tous les citoyens dans les écoles de la République. Qu'il la sublime, en parsemant ses textes de termes choisis, souvent tombés en désuétude, n'est point un effet de pédanterie. C'est tout simplement parce qu'il estimait que mieux valait dépoussiérer un terme désuet que de le remplacer par quelque anglicisme inapproprié.

Mélaine est le récit de l'enfance de l'auteur, la narration, sans fioriture, mais sans exagération, de son quotidien, à travers la véritable persécution dont il fut l'objet, tout au long de cette enfance, par Grand-mère Virginie. C'est cela, le fil rouge de ce roman, amenant Mélaine de l'incompréhension à la colère, la révolte, et enfin à la haine de son aïeule.

N'eut été cette Grand-mère Virginie, Mélaine eut peut-être eu une enfance différente, un père différent, pas alcoolique, et plus responsable, une mère de santé meilleure, moins aigrie par les privations et, pourquoi pas, une grand-mère qui l'aurait pris sur les genoux pour le cajoler. Oh, certes, Mélaine n'aurait pas eu non plus une enfance dorée : la vie des mineurs était une vie rude, faite d'un travail harassant de 60 heures par semaine pour un salaire de misère. Certes, les mineurs étaient logés par les Mines et, je le reconnais, plutôt bien logés. Mais leur logement n'était pas un cadeau ; sa valeur locative était bien intégrée dans le montant imposable déclaré au fisc en fin d'année.

Mais il y eut Grand-mère Virginie.

Fille de modestes cultivateurs flamands (des Flandres françaises), Virginie, solidement bâtie, bigote confite en dévotion, saisit l'opportunité d'épouser un cordonnier d'un bourg voisin, fort renommé pour être habile, très travailleur, et consciencieux. Leur couple prospéra tant que Virginie put prendre personnel de maison, et tant charger son cordonnier de mari que celui-ci ne quittait quasiment plus son atelier que pour sa demi-heure de promenade matinale avec son chien. Aussi bien cela lui convenait-il, car si Virginie gérait fort bien la partie économique du foyer, elle négligeait son mari, de telle sorte que celui-ci passait nombre de ses nuits à l'hôtel du dos tourné. C'est dans ce climat que grandit le petit Hilaire, « géré » par la bonne à tout faire dans ses plus jeunes années, et laissé « maître de lui » dès qu'il fréquenta l'école. Ainsi parvint-il à l'âge de trente ans sans bagage intellectuel, et n'ayant, pour expérience professionnelle, que fait « douze métiers et treize misères » .

Cela n'aurait sans doute eu aucune incidence sur l'enfance de Mélaine, si ce n'avait été à ce moment que Virginie devint veuve. La mort arrive souvent quand on ne s'y attend pas, pour ce qu'on ne s'y attend jamais. Madame Virginie, rapidement désargentée pour avoir confié à un courtier en placements financiers véreux le fruit de la vente de la cordonnerie, prit alors, en femme de tête, trois décisions : trouver d'urgence à Hilaire un travail auquel il se tienne – enfin –, marier Hilaire, et partir vivre chez le « jeune »

couple, à leur charge s'entend. Ce furent ces trois décisions, suivies d'effet – Madame Virginie étant accoutumée à toujours obtenir ce qu'elle voulait – qui pesèrent sur l'existence de Mélaine, bien avant sa naissance. Virginie usa de ses relations – ecclésiastiques pour l'essentiel – pour faire embaucher Hilaire à la Mine. Il n'y avait guère que là que l'on trouvait encore du travail, à cette époque et dans cette région. La chose, d'ailleurs, faillit être compromise par la condition, soutenue mordicus par le pétitionnaire, de ne pas travailler au fond de la mine. Ainsi fut-il affecté à un poste de manœuvre polyvalent, en surface – un bouche-trous commis aux pires travaux – et payé en conséquence bien plus mal encore que les autres manœuvres. Parallèlement, Virginie prit langue avec les parents de Lydie, fille d'un cabaretier prétendument aisé d'un bourg voisin. L'affaire fut rondement menée : Virginie, abusée par l'espoir d'une riche dot dans le panier de Lydie, et le cabaretier trompé par l'apport d'un « standing » motivé par la prétendue aisance de Virginie, « veuve d'un riche cordonnier », convinrent d'un mariage rapide de leurs enfants.

C'est ainsi que deux ans plus tard naissait Mélaine, fils d'Hilaire, qui apportait la quasi faillite de sa mère, et avait déjà une forte appétence pour les vins et spiritueux, et de Lydie, dont la dot espérée se résuma à un modeste trousseau. Ah, j'oubliais l'essentiel : l'installation de Virginie dans le ménage, sans

compensation autre que son caractère dominateur, et son cœur sec de punaise de sacristie.

C'est dans ce contexte que fut élevé — que s'éleva, devrais-je plutôt dire — le jeune Mélaine. Grand-mère Virginie régentait tout, Hilaire approuvait tout ce que disait ou faisait sa mère. Lydie, soumise, s'effaçait simplement. D'ailleurs, que pouvait-elle faire d'autre ?

Mais ce qui manqua le plus cruellement à Mélaine, dans ces premières années d'une vie où la tendresse est un élément capital de l'équilibre psychique dans le développement d'un être, ce fut justement l'affection de son cocon familial. Appelons cela comme l'on veut : amour, tendresse, affection ; ne serait-ce qu'un regard caressant qui fait aussitôt fleurir sur le visage d'un enfant un large sourire de joie. Jamais Hilaire ne prit une fois son fils sur les genoux, jamais il ne lui dit de ces mots chuchotés qui savent guérir les petites peines d'enfant. Lydie ne « pouvait pas », trop chétive semble-t-il pour prendre son enfant dans les bras... Et à grand-mère Virginie, aux antipodes d'une mamie-gâteau, il lui arrivait bien à elle, de le prendre sur ses genoux, mais c'était pour lui administrer de ses larges et vigoureuses mains de flamande des champs une de ces fessées magistrales auxquelles il était hélas accoutumé.

Comment pourrait-on ne pas comprendre cette haine, le mot n'est hélas pas trop fort, que conçut Mélaine pour sa grand-mère ? Cette haine accumulée

au fil des vexations, des punitions, des sévices, de la honte et des moqueries qui s'abattaient sur lui lorsque grand-mère Virginie le faisait sortir, affublé de vêtements mal taillés dans des vieilleries récupérées, cette haine, il ne l'extériorisera jamais. Ses larmes, de détresse, d'incompréhension aussi de ce désamour sans cesse manifesté, il les laissera couler hors de tout regard. Sa rancœur, il la gardera au fond de son cœur jusqu'à nous la restituer dans le récit de son enfance. Il nous faut nous réjouir que l'enfance malheureuse et indigne de Mélaine lui ait permis de se forger une telle force de caractère, et aussi de faire se développer en lui cet amour des Lettres, mais aussi ce sens aigu de l'observation qui font que l'ensemble de sa création littéraire est un enchantement.

Devons-nous considérer que cette première descente à la mine – qui marque la fin de cet ouvrage – sonne le glas des aspirations de Mélaine concernant son avenir ? Certes non car, libéré du joug de grand-mère Virginie, il va se consacrer, en dépit du travail épuisant de mineur, à perfectionner ses connaissances littéraires, à lire, écrire, mais aussi faire connaître et reconnaître la littérature ouvrière. Il créa ainsi, à 19 ans, sa première revue de littérature ouvrière "Par le livre et la plume".

René Berteloot mit 16 ans à se libérer de la mine. Sa reconversion, dans la société des années 60, ne fut pas facile, et il mit sa vie en danger dans des travaux inadaptés à sa faible constitution. Mais to

toujours, même dans ces années difficiles, il écrivit, opiniâtrement, et s'impliqua aussi durant de nombreuses années, comme militant actif dans divers syndicats – toujours les plus positivement engagés en faveur des ouvriers –. Il termina sa carrière comme « travailleur de l'État ».

Je ne sais si l'œuvre de l'auteur est de la littérature prolétarienne. Cela est fonction des critères que les uns ou les autres considèrent pour attribuer ce « label ». Ce que je dis par contre, c'est que l'ensemble de l'œuvre de René Berteloot est celle d'un véritable écrivain prolétaire, ce qu'il fut et demeura tout au long de sa vie . Et tant pis pour ceux qui trouvent son style trop « recherché » ou trop « intello ». Je le trouve, pour ma part, tout simplement correctement français.

Paul Berteloot

René BERTELOOT

MELANIE

Grand-mère Virginie brusqua le silence :

— Ils ne viendront pas ! fit-elle, sèchement.
C'était sans réplique.

Ce que disant, elle se leva, et posa son paroissien cartonné de noir, bien à plat sur sa chaise qu'elle choisissait toujours de paille, par goût. Puis, sans même ôter son grand tablier de zéphir anthracite, elle partit. Mélaine, qui se mourait d'ennui sur son petit banc, la regarda tourner à droite, au bout de l'allée du jardin.

Grand-mère Virginie était partie sans colère.

Lydie, qui ravaudait une cotte de toile bleue, cachait mal son étonnement, chargeant malgré elle de beaucoup d'interrogations son silence amer de femme triste. Hilaire, lui, arpentait déjà le potager, les deux mains réunies derrière le dos, deux doigts nerveux pinçant la basque de son gilet gris. On n'avait jamais pu le tenir assis cinq minutes, si ce n'était devant à boire ; aussi bougonnait-il de devoir parader là, à cause d'invités qui ne viendraient pas.

Endimanchés tous trois, ils étaient rituellement postés entre cour et jardin, assis près des lilas en fleurs. Mélaine savait qu'il lui était défendu de jouer, pour ne pas salir le costume marin auquel il sacrifiait ses dimanches interminables d'enfant résigné. Figé sur son petit banc, il feignait quelque intérêt pour un album parsemé d'images qu'il connaissait dans leurs moindres détails. Des moineaux effrontés se querellaient dans le vieil arbre voisin. Les feuilles épaisses du lilas frissonnaient indolemment à l'haleine légère du vent de mai. Parfois, un souffle plus vif berçait les grappes fleuries, lourdes et blanches d'un blanc crémeux. Mille bruissements invisibles, nés de la terre déjà tiède, peuplaient de rumeurs sourdes et tenaces l'air parfumé, vibrant et lumineux.

Lydie déshabilla Mélaine en un tournemain, et le rendit à sa liberté de jouer, vêtu de ses effets de semaine. Pour ces invités qui ne viendraient pas, elle s'était démenée jusqu'à vaisselle finie, s'imposant de trouver le temps de mettre au four la tarte aux fruits, agréable au palais et sans dommage pour la bourse. Grand-mère Virginie, elle, s'était privée de vêpres chantées ; mais elle venait de les chuchoter dans son paroissien aux pages marquées par des images mortuaires aux noms des disparus de la parentèle.

Quant à Hilaire, lui, il avait sacrifié sa passion dominicale du marteau : autant dire qu'il avait fait don de sa journée, et de ce qu'il avait de plus cher. Car il était né avec la passion, l'obsession, le culte du marteau.

Il ne savourait vraiment d'autre plaisir que celui de marteler quoi que ce soit. D'un de ces marteaux qu'il n'était jamais en peine de trouver — car il prévoyait qu'il en pût disparaître — il cognait durant les heures les plus franches de ses loisirs. Les dimanches de belle saison, il officiait.

Il n'était, alors, rien ni personne qui eût pu le retenir au lit, et l'on savait de loin qu'il réveillait le coq. Sitôt débarbouillé — et il n'était pas homme à faire des frais d'eau de lavande — il allait droit à la cave en boutonnant son bourgeron(*) de toile noire. Là, il puisait son tabac dans un pot à moutarde tenu à la fraîcheur et, ses doigts impatients roulant le scaferlati dans la feuille qu'il exigeait non gommée :

— Maintenant, certifiait-il, maintenant on va se préparer.

Son ton indiquait l'homme décidé.

Malheureusement pour la famille, découragée dans son aspiration au repos et au calme, malheureusement aussi pour les voisins qui eurent toujours la charitable élégance de ne jamais lui sauter à la gorge bien qu'ils le lui aient maintes fois promis, malheureusement donc pour le coron tiré du sommeil, les préparatifs n'étaient pas longs. Déjà, le marteau sans pardon abattait l'appentis érigé le dimanche précédent. Respectueux à sa façon du repos des voisins, Hilaire se taisait. La soumission du bois frappé le transfigurait. D'un pied vigoureux, il en assemblait les débris. Il semblait que toute sa raison d'être s'exprimait là, dans

le maniement du cher outil. Le dialogue brutal du marteau avec le bois qu'il massacrait allègrement, arrachait du lit les plus irréductibles. Grand-mère Virginie, Lydie et Mélaine, les paupières encore lourdes, se voyaient déjà la cour interdite. Mais, acte de prudence, cette interdiction ne les visait pas seuls ; elle atteignait aussi, avec la même rigueur, la basse-cour au complet. Poules, canards, lapins, se trouvaient rendus à l'espace par le marteau qui n'épargnait rien — hormis les murs de briques de la Compagnie des Mines. Comme les circonstances les poussaient à des velléités de liberté, ils étaient refoulés en-deçà du chantier, d'un geste autoritaire. Hilaire rompait alors avec son beau silence inhabituel, non qu'il estimât avoir assez sacrifié aux us de paresse de ses voisins, mais parce que l'expérience lui avait enseigné l'efficacité de la voix — la sienne, Dieu merci, portait bien assez ! — dans ses relations dominicales avec les bêtes que le foyer engraissait de ses reliefs.

Il ne se trouva jamais que Vendredi-Saint pour lui tenir tête. Grand-mère Virginie avait baptisé ainsi une Crève-cœur menue et futée, qu'elle vit briser son œuf un vendredi saint. De même, fut-elle la première à remarquer que la poulette avait un plumage extraordinairement coloré, dont les teintes variaient toutes les deux ou trois semaines. Elle vit là un miracle, espérant que ce serait dit en chaire. Ses fonctions de dizainière de la Ligue féminine l'aidèrent beaucoup à en parler. C'est ainsi qu'il vint des curieux

curieux des quatre coins de la commune. Leur visite plut beaucoup à Hilaire, car on ne reçoit pas chez soi des gens portés d'autant de bonne volonté, sans trinquer avec eux. On parla une deuxième fois de miracle, à propos de Vendredi-Saint, mais avec moins de conviction et, surtout moins d'enthousiasme que jusqu'alors : ce fut quand elle disparut, sans que personne pût expliquer comment..

Ces jours-là, on chipotait à l'heure du petit déjeuner. L'amertume des matinées gâchées et le presentiment d'une journée orageuse étreignaient Lydie et Mélaine, les deux faibles du lieu. Hilaire se sustentait de joie pure, et d'un quignon qu'il tenait d'une main noire pour y mordre à pleines dents, sans jamais lâcher le marteau. Seule Grand-mère Virginie, qui était allée communier à la première messe, gardait bon maintien à table, attaquant la miché avec l'arrogance d'estomac des gens de bonne conscience. Pendant que Lydie surveillait le lait sur le fourneau — donnant ainsi contenance à sa captivité — pour y jeter deux ou trois feuilles de groseillier au premier frisson crémeux, Grand-mère Virginie léchait le beurrin d'un couteau léger, dont elle parcourait le pain sans traîner. Elle mangeait vite, pressée de retourner à l'église pour y chanter la grand-messe.

L'orage éclatait toujours sur le coup de midi moins le quart. Les premiers grondements naissaient dans l'allée du jardin, où s'engageait Grand-mère Virginie, de retour de ses dévotions. Profitant d'un repos du marteau et dès qu'elle avait Hilaire à portée

de voix, elle le blâmait vivement. La mère et le fils témoignaient d'une égale énergie dans le verbe, et d'une même résistance à l'essoufflement. Peut-être les mots d'Hilaire portaient-ils plus loin ; mais ceux de Grand-mère Virginie visaient plus juste. La tension durait jusqu'au soir. Lydie et Mélaine dînaient en pleurant, gardant sur les lèvres le goût salé des larmes. Les vêpres, qu'on sonnait à trois heures, leur étaient un répit : Grand-mère Virginie y assistait par plaisir. Il arrivait aussi qu'Hilaire qui, à cogner, perdait le manger — mais non le boire — profitât de l'absence de sa mère qu'il craignait et prît à partie Lydie et Mélaine, lesquels vivaient alors des heures infernales...

Grand-mère Virginie était donc partie sans colère, au vif étonnement de tous. Elle revint bientôt, presque un sourire aux lèvres, et quatre langues de chat soigneusement placées dans un carré de papier de soie, ressemblant beaucoup au saint-joseph qu'elle employait pour tracer ses patrons. Ce fut la première fois — et, pour longtemps, la seule — où il fut donné à Mélaine de goûter à de la pâtisserie qui ne fût pas de ménage. De ses dents neuves, il taillait menu des morceaux de gâteau glacé qu'il laissait fondre dans la bouche, pour mieux les savourer.

Cependant, toute sa joie, qu'il n'aurait pu cacher, lui venait surtout de cette journée extra-ordinaire, de ce dimanche qui tranchait tant avec ceux, habituels, qu'il ne pouvait que haïr et redouter. Du fond de son cœur d'enfant, il sentait monter un sentiment confus, jamais

encore éprouvé, qui le portait à aimer ses proches comme il ne les avait jamais aimés. Et il lui semblait bien que jamais il ne pourrait oublier ce beau dimanche ...

Lorsque, lassé de la précarité des emplois qu'il avait tenus jusque là, Hilaire consentit à la mine sur une recommandation qu'il ne pardonna jamais, il vint s'engeôler en famille dans les cinq pièces humides que lui accordait la Compagnie des Mines. C'était une maison anonyme d'un coron semblable aux autres coron des cités identiques, étalées jusqu'à l'horizon jalonné d'une dizaine de terrils trapus et fumants.

Le coron longeait la voie ferrée du charbonnage, par où en commençait le carreau, et n'en était séparé que par une rangée de maisons. Cette proximité du lieu de son travail, en quoi Hilaire voyait l'économie d'une bicyclette, lui valait en revanche — et tout particulièrement aux siens — de ne rien esquivier des bruits de la mine, de ses odeurs, de ses poussières, de ses fumées vomies par de hautes cheminées de briques et par les trains fréquents.

Les jours de lessive — qu'elle avait décrété le lundi pour suivre l'habitude de la contrée — Lydie recueillait son linge énergiquement brossé au chiendent sur une planche de pitchpin, avec des larmes dans les yeux, la gorge serrée par le désespoir de ne jamais -at_teindre à la blancheur qu'elle estimait primordiale dans la considération de l'honnête ménagère. La fuligineuse insinuation triomphait des issues pourtant

constamment fermées, et il n'était jusqu'aux meubles qu'elle ne pût souiller.

Au proche village, l'Artois agricole, celui des collines, des blés mouvants sous la poussée du vent, et des bois clairs à l'ombre douce, prenait le relais des concessions minières. La vue reposante de ses frondaisons et de ses premiers toits rassurants de vraies maisons, était possible entre les sheds(*) du triage. Telle était l'unique évasion permise, à condition de faire effort d'imagination, en ces lieux où tout rappelait la mine, jusqu'au moindre détail de la vie courante, et où tout lui appartenait.

Hilaire, qui avait été affecté aux travaux de surface ne requérant aucune qualification spéciale, s'habitua difficilement à sa nouvelle situation. Se prêtant plus volontiers, par nature, à l'effort violent qu'au travail délicat, il s'était fait raison de n'accéder jamais à nulle spécialisation et son emploi de manœuvre lui apportait la satisfaction relative de la peine garantie chaque jour. Il exposait volontiers les avantages qu'il en tirait, dans le possessif de ceux qui sont abriés :

— J'ai ma maison, mon jardin, mon charbon, mon médecin, et, plus tard, j'aurai ma retraite...

Ce à quoi il ajoutait : « ...Si je vais jusque là ! », qui disait toute sa rancœur envers un gagne-pain sans liberté, et aussi son inquiétude du lendemain. La hiérarchie des compétences l'écartait des salaires élevés — pour autant qu'il s'en trouvât dans cette corporation

d'exploités à outrance. Le contrat qu'il avait signé sans trop en comprendre les clauses, ne prévoyait pas de compenser ou de remplacer ses bleus trop tôt rongés par la résine ou la rugosité de l'écorce de bois qu'il coltinaient sur l'épaule, par le cambouis ou la graisse tenace qu'il transvasait en transports commodes, ou par l'acide qu'il acheminait à la lampisterie. Homme à tout faire, on le chargeait surtout des corvées dédaignées des autres manœuvres, qui prétextaient de leur ancienneté ou de plus précises aptitudes.

Courageux et poli, d'une politesse soutenue et recueillie envers le gros algérien avec lequel l'équipe communiait à même le goulot, entre deux ahans, Hilaire au-rait prolongé de grand cœur ses heures d'effort, pour peu qu'on l'ait assuré de trouver compensation dans l'étanchement qu'il excusait par la poussière à noyer. Très rapidement, il découvrit en ses camarades de travail autant d'affinitaires, affrérés et dévôts de la même religion liquide.

Lydie n'admettait pas qu'on pût convertir aussi facilement, en goulées trop fréquentes sur le chantier, des heures de peine chichement rétribuées. Elle multiplia les ruses, pour tirer des paies inconsistantes de quoi servir les deux repas quotidiens du ménage. Elle com-mit aussi l'imprudence de limiter à un verre le vin qu'Hilaire avalait à table. Mais elle le regretta vite, car le maître du lieu lui exprima fort véhémentement, dès le premier repas, ce qu'il pensait d'une telle initiative.

Les bas salariés de la surface, les « ouvriers du jour », menaient vie fruste. Les mineurs de fond les considéraient avec un peu de mépris, plutôt supérieur que méchant.

Parce que Lydie et Grand-mère Virginie le lui répétaient souvent, Mélaine était pénétré de sa condition d'enfant d'« ouvrier du jour » comme d'une tare, à laquelle il avait fini par se résigner entièrement. Toute-fois, ce complexe marqua profondément son enfance.

Mélaine s'appliquait moins à comprendre l'inexpliqué qu'à se soumettre aux renoncements imposés par sa condition, qu'il supportait comme une malédiction inexorable. Il savait que le confiseur n'exposait pas pour lui les bonbons enviés qui consolent des peines d'enfants : les berlingots versicolores, ou le sucre d'orge tout simple et naturel. De même, se savait-il tenu à l'écart des quelques spectacles qui se produisaient de temps à autre dans la cité, ainsi que de toute distraction payante. Lydie lui avait aussi révélé que le Père Noël n'apportait pas de jouets aux enfants des ouvriers du jour, même s'ils étaient bien sages, bien sages et bien obéissants, évitant les fessées qu'Hilaire administrait à coups violents de sa large ceinture de cuir épais. Et Mélaine, devenu raisonnable très tôt, y pensait parfois, dans la pénombre des soirs trop longs, où il regardait son père endormi en mangeant, ronflant en laissant retomber sa tête hirsute que la boisson secouait de temps à autre de hoquets bruyants. C'était pour cette même seule raison : parce

que son père était ouvrier du jour, que ses chaussures choisies à semelle de bois devaient durer très longtemps, ou que ses vêtements étaient taillés par Grand-mère Virginie sur des patrons qu'elle imaginait selon l'emploi des démises dont elle ne perdait rien.

Quand, pour une culotte étrennée à la rentrée, et dont l'ourlet saillant lui brûlait le bas des cuisses, ses camarades le daubaient à longueur des inter-minables récréations, il souffrait plus qu'aux heures des chiches goûters où le chocolat à cuire lui donnait l'impression d'avalier une bouchée de sable. Mais ce à quoi il se soumettait ainsi ne se manifestait pas que par des sacrifices matériels. Si Hilaire n'embrassait jamais Méline, s'il se montrait bien différent des autres pères, ne s'adressant le plus souvent à lui que pour le reproche ou l'offense ; et si le père, au lieu de le guider, de le protéger ou de le reconforter, lui inspirait plutôt la crainte ou la gêne, c'était uniquement (il s'efforçait de le croire) parce qu'il était un enfant d'ouvrier du jour. Si Grand-mère Virginie ressemblait si peu aux autres grand-mères ; si elle répugnait à le prendre sur ses genoux ; et si elle ne lui racontait jamais de ces histoires merveilleuses qui charment l'enfance, c'était uniquement (il voulait encore le croire) parce qu'il était un enfant d'ouvrier du jour. S'il connaissait, enfin, des soirs fréquents de disputes, de fessée abondante, où Lydie pleurait, où Grand-mère Virginie élevait la voix, et où Hilaire versait au sol le repas vespéral avant de monter, titubant, dans sa chambre, c'était uniquement

(il cherchait désespérément à s'en persuader) parce qu'il était un enfant d'ouvrier du jour.

Mélaïne ne s'insurgeait pas. Au contraire, il s'efforçait de se faire tout petit, de demander le moins possible, d'envier le moins possible ; bref, d'être là le moins possible. Ainsi apprit-il, très tôt, que d'être seul n'est pas nécessairement une affliction, au fur et à mesure qu'il y découvrait sinon des joies ineffables, du moins quelque répit à sa peine.

Quand il fut en âge d'aller aux emplettes menues sans perdre, en courant, les piécettes de nickel qu'il tenait bien serrées dans sa menotte, poing serré et muscles raidis, Lydie l'en chargea. Elle put, ainsi, consacrer un peu plus de temps à quelques travaux de ravau-dage qui aidaient à faire bouillir la marmite.

Quérir le pain devint pour l'enfant fonction quotidienne. Il la prit au sérieux. Il en éprouvait assez de plaisir pour qu'on pût le punir sévèrement en l'en privant.

Il apprit ainsi à attendre patiemment que vînt son tour, après celui des dames bavardes, qu'on le serve dans la boulangerie que l'incoercible besoin de parler transformait en salon. Ce n'était certes pas en petit garçon bien élevé que Mélaïne s'appliquait à la discrétion, cependant que les commères papotaient longuement. Elles brodaient sur d'intarissables sujets, la conversation portant sur leurs maris — qui avaient au

moins tous les défauts — ou sur leurs voisines qui, toutes, avaient un caractère exécrationnel. Elles demeuraient là, la main posée sur le pain chaud, comme pour prêter serment, sur la croûte gercée, de la véracité de leurs dires. L'enfant se trouvait bien trop occupé à apprendre le pain par ses formes diverses, séparées sur les rayons de bois blanc, — et par les couleurs des croûtes dont la cuisson au four à bois révélait la gamme inépuisable.

Grand-mère Virginie, ni Lydie, ni Mélaine, ne pouvaient manger ce que buvait Hilaire. Mais, à force d'observer et d'écouter, le petit pauvre savait pourtant que, bien qu'il ne se consommât au foyer que la miche économique, existait aussi le petit pain à café, la flûte, le pistolet, et d'autres pains de fantaisie auxquels on ne touche pas quand on est le « fils d'un ouvrier du jour ».

La boulangère enveloppait dans une fine feuille de papier blanc la flûte du médecin, celle du curé, et celle de l'ingénieur des mines ; puis, élargissant son sourire qui lui mangeait la face, elle cherchait un peu de voix onctueuse pour demander des nouvelles de Monsieur, du saint homme, ou du « château ». Quand arrivait le tour de Mélaine, elle vérifiait gravement la monnaie qu'il lui tendait en se haussant, tirait une miche du panier toujours à sa droite et la posait sur le comptoir. Seule de toutes les clientes, la directrice de l'école s'arrogeait le droit de palper les pains. Elle se faufilait, silencieuse, derrière le comptoir, et elle les regrettait gras-

cuits ou brûlés, trop larges ou trop longs, et de façon certaine jamais à son goût.

Volontiers artophage, Mélaine adorait le pain.

L'odeur du bon pain chaud, frais défourné, le grisait. L'hiver, courant dans la neige jusqu'au logis, il aimait prendre un peu de sa douce chaleur en le serrant tout contre lui. De temps à autre, il s'arrêtait pour le sentir, le respirer, avec cette manière de respect qu'il avait pour lui, grâce à quoi il pouvait le prendre sans que la belle croûte mordorée se plaigne sous la pression des doigts.

De cette façon, il avait acquis droit d'entame. C'était sa récompense. Cela se faisait en silence, selon un rite. Le pain posé sur un coin de la table, Lydie allait doucement au tiroir. Puis, du dos du grand couteau, elle traçait une croix sur la queue de la miche et, en trois mouvements, elle lui tendait le grignon d'un beau brun. Parfois, la chance lui valait une brisure, à quoi il trouvait une saveur exceptionnelle. Comme le pain frais était le meilleur, il le mangeait sec : n'était-ce pas une friandise ?

Si Mélaine tenait au privilège de cette aventure exaltante, c'était autant pour la délicieuse récompense qui la sanctionnait que parce qu'il lui était alors permis de s'évader, et de se risquer seul auprès des magasins...

Il y avait d'abord la pâtisserie. Là, le temps d'un rêve puéril, il mangeait des yeux les sucreries aux teintes vives et alléchantes, ou les gâteaux dont il

ignorerait longtemps le nom et le goût, et exposés dans des boîtes de carton rose ou crème, avec leur prix mentionné à l'unité. Mélaine n'y était jamais entré. Un jour, y ayant attiré sa mère, il la pria de satisfaire sa curiosité. Lydie l'y suivit, feignit d'examiner l'étalage, puis lâcha d'une voix dont l'accent le frappa :

— Tout ça, ce n'est pas pour nous !

Elle fit descendre l'enfant du rebord de la fenêtre où il s'était déjà juché pour mieux voir :

— D'ailleurs, ajouta-t-elle, ça ne vaut pas la pâtisserie qu'on fait chez soi !

Il est vrai que Mélaine n'était pas privé. De temps à autre, Lydie confectionnait un gâteau économique, selon les récipés imprécis qui se transmettent entre ménagères : un têt-fait qu'elle enfournait le dimanche matin, ou le pudding en quoi elle transformait le vieux pain, qu'elle faisait tremper dans du lait avec une maigre poignée de raisins de Corinthe.

Mélaine n'était pas privé de bonbons, non plus. Seulement, Lydie n'admettait pas qu'on les achetât à la pièce, le jour de la paie — le « jour de quinzaine », comme il se disait habituellement —. Lydie marchandait, au poids, une vingtaine de bonshommes multicolores en gomme très sucrée. Elle les serrait dans une boîte de fer blanc, qu'elle plaçait sur la plus haute planche du buffet. Chaque jour, en fin d'après-midi, elle en donnait un à Mélaine, en lui recommandant bien de le sucer sans le croquer. Le dimanche, elle lui en offrait deux sur la promesse de ne pas sortir, pour ne pas salir son

costume marin. Et, le dernier jour de la quinzaine, il mangeait son dernier bonhomme un peu racorni par la chaleur. Il en était à craindre, alors, que des amis de ses parents ne vinssent en visite, accompagnés de leurs enfants. L'aubaine de recevoir avec qui jouer se payait cher : autant de bonshommes prélevés dans la boîte en fer, que de compagnons de jeu.

Quand le salaire était plus maigre que d'habitude — Hilaire était l'ouvrier le moins payé de la mine — Lydie se détournait de l'éventaire aux bonshommes de gomme. Sitôt rentrée, elle jetait un verre de sucre dans une casserole d'eau ; elle en tirait une manière de confiserie vitreuse et roussâtre qu'elle brisait en éclats, et qui durait longtemps.

Il se trouvait d'autres boutiques sur la route de Mélaïne, mais elles l'intéressaient bien moins que la confiserie, ou la boulangerie. Ce n'étaient jamais que de très modestes lieux de vente, avec une devanture refaite au badigeon et une enseigne peinte à grands traits. Les petits commerçants qui en vivaient, certains sortis de la mine, ne comptaient que sur une clientèle ouvrière, recourant au crédit par nécessité. La vitrine du bazar, toutefois, valait qu'on s'y attardât. Derrière guère plus d'un mètre carré de vitre tachetée de chiures de mouches, s'entassaient les objets les plus hétéroclites. Un tel éloquent fouillis assurait le passant qu'il trouverait là tout ce dont il pourrait avoir besoin, et qu'il chercherait vainement ailleurs. Dans un même carton à witloff(*) s'offraient l'espadrille à semelle de corde, le saucisson

d'Arles, le bonbon à la réglisse, le bleu à lessive et un feuillet oublié des « Beaux Jéudis ». Le sucre candi aux cristaux dorés et la toile d'araignée pendaient du même coin de fenêtre, le seul inoccupé. Tout enfant de la cité savait qu'on lui servirait de la confiserie au détail, — je veux dire par moitié de bonbon. Et chacun y trouvait son compte. Mélaine n'avait pas manqué d'être frappé par le contraste entre cette vitrine et le froid alignement de l'étalage voisin : celui du chausseur. Les petits négociants en alimentation s'étaient regroupés en rangée commune, à partir de la charcuterie Kreminsky. La colonie polonaise du lieu, friande de saucisses, s'approvisionnait chez le petit ventru au poil blond qui leur pesait la chipolata en prenant de leurs nouvelles dans leur langue maternelle.

Les deux cafés se tenaient, face à face, au plus près de la mine. « La Triboulette » et « L'Estaminet Vert » se partageaient pratiquement les mêmes clients. La remontée des mineurs de fond, trois fois par jour, leur valait affluence. Encore en sueur, le visage et les mains noirs de la poussière grasse du charbon tenace, les travailleurs du sous-sol n'avaient que vingt pas à faire pour vider leur chope, en parlant à forte voix du travail, dans le rude patois de leur métier.

C'est à la porte de « La Triboulette » que Mélaine reconnut un jour son père, pour la première fois, parmi ceux qui venaient de boire. L'enfant eut alors un mouvement de peur ; et peut-être de honte, aussi. Hilaire sortait de « La Triboulette », en se passant la langue sur

ses lèvres encore blondes d'un ourlet de mousse. D'un pas lourd, il avait descendu le perron en fronçant les yeux, et partit uriner à cinq mètres de là, contre le mur des « Docks ». Il avait arrosé le soubassement dans une attitude d'inconsciente impudeur, en injuriant un ennemi imaginaire. Puis, il avait traversé la rue, droit devant lui, en grommelant, et il était entré à « L'Estaminet Vert ».

Ce soir là — et Mélaine s'en souviendrait longtemps — on avait soupé de larmes.

Pour lire la suite, achetez « Mélaine », en version papier, ou en version numérique..

Merci de votre intérêt pour notre Association.

L' A.P.L.O.